L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 25 JANVIER 1892. 65ème Année

Dufour & Donnet. Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 25 JANVIER 1892.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'EDUCATION DES ENFANTS.

Jadis, l'éducation était basée sur le respect, aujourd'hui elle est basée sur la tendresse: tout vient de là. Or, la tendresse, et surtout la tendresse passionnée qui est un sentiment naturel entre mari et femme, est le pire des dissolvants entre parents et enfants, car si la femme peut se montrer d'autant plus dévouée à son mari que celui ci se donne plus à elle, l'enfant qui, par instinct, est un égoïste inconscient, n'aime profondément que ceux qu'il respecte, et dévore quiconque se livre à lui.

Cherche-t-on l'explication du phénomène? Qu'on se rappelle ce qui se passait autrefois. Or, ce qui se passait alors diffère tellement de ce qui se passe aujourd'hui, que l'on peut dire qu'il y a encore *plus de différence dans nos mœurs que dans nos gouvernements*. Car, que voyait on autrefois?.... J'en appelle—écrit SAINT GENEST, dans le *Figaro*—aux hommes de ma génération.

Les enfants, au lieu d'être des petits princes, ayant leur père pour intendant et leur mère pour gouvernante, ne semblaient tenir aucune espèce de place dans la maison. Comme costume, ils avaient les vieux vêtements de leur grand-père; comme bijoux, des bibelots de la foire; devant les étrangers ils ne devaient pas prononcer une parole; à table, il leur fallait simplement répondre aux questions posées; les réceptions, les fêtes, les théâtres faisaient partie d'une planète merveilleuse dans laquelle ils ne devaient pénétrer qu'après leur éducation terminée.

Parmi eux les uns travaillaient, les autres ne faisaient rien, comme aujourd'hui. Quand ils avaient bien travaillé, on les embrassait sur le front; quand ils n'avaient rien fait, on les renvoyait dans leur chambre après quoi, tout était dit; on affectait de ne pas s'en inquiéter davantage.

Dieu sait si les parents étaient préoccupés au fond du cœur, mais ils ne voulaient jamais le laisser voir, pour ne pas donner d'importance à l'enfant, et pour lui inspirer cette idée, qu'il se débrouillerait comme il pourrait, et que le monde ne s'en soucierait pas davantage.

A cette époque, le salon où se tenait le cercle de famille apparaissait à cet enfant comme un monde supérieur, qu'il considérait avec un mélange de crainte et d'amour. Car, chose inouïe, les parents avaient trouvé le moyen, malgré l'existence commune, d'avoir le prestige que les prêtres et les magistrats ne conservent qu'avec des insignes particuliers et en se tenant à l'écart.

Comme jamais élève n'a été plus paresseux et plus indiscipliné que celui qui écrit ces lignes, personne n'a eu mieux l'occasion de juger la force de l'éducation,—même sur les natures les plus rebelles.

Proviseur, censeur, professeurs employaient vainement les plus grands moyens pour venir à bout de moi, je bravais tout, je me moquais de tout, jusqu'à ce que j'aie franchi le seuil de la maison où, brusquement, je ne disais plus un mot.

Si on avait eu le malheur d'ajouter l'ombre d'importance à mes excentricités enfantines, j'aurais absorbé une famille entière, je l'aurais dévorée. A mesure que je venais de lire un roman, je voulais faire ce qu'il y avait dedans; tantôt je m'embarquais comme le Corsaire rouge, tantôt je faisais la guerre aux Mohicans, après quoi je voulais suivre Rachel en Amérique. ......

Tout cela bouillonnait dans ma tête d'enfant, m'enlevant toute idée de travail et m'inspirant mille projets, sans ordre, sans suite, sans souci des pions ni des gendarmes..... Mais dans ce chaos même, au beau milieu de ces folies, une chose subsistait: l'autorité maternelle, qui m'arrêtait net, me ressaisissait tout entier, et qui m'a gouverné toujours.

Si bien qu'étant déjà au régiment, et me voyant puni de trente jours de salle de police pour avoir jeté les gouttières par les fenêtres des habitants, je disais au rapport: Mon colonel, j'ai mérité la punition, mais pour Dieu, ne le dites pas à mes parents, je vous en supplie!

Trente jours de cellule n'étaient rien! Le tout, c'était la terreur qu'on le sût à la maison!—Tandis qu'aujourd'hui, nos jeunes fin de siècle, prenant leurs parents pour complices, leur racontent toutes leurs petites fredaines en disant: Pourvu que les grands chefs ne le sachent pas, tout sera bien.

Mais là n'est pas la seule différence: non seulement les enfants étaient alors contenus par leurs parents, mais ils étaient vraiment *élevés* par eux. L'éducation commencée au collège s'achevait au salon, tandis qu'aujourd'hui ce sont les parents qui, au lieu de faire monter l'enfant à leur hauteur, descendent à son niveau.

Ce sont des gamins qui tiennent le dé de la conversation, et les parents qui écoutent. Si bien qu'au lieu de voir, comme autrefois, les enfants qui s'instruisent, ce sont les parents qui s'abrutissent.

Des soirées entières se passent à entendre le petit Octave qui se plaint de son professeur; Toto, qui raconte les farces de ses camarades, et Mlle Lili qui répète ce qu'elle a entendu à son cours, pendant que les parents vous regardent d'un air qui veut dire: "Hein! comme nous les aimons maintenant, comme notre vie est sacrifiée à eux!" Alors que ces enfants sont absolument sacrifiés à l'amusement des parents.

Car ces petits, voyant qu'on écoute sérieusement leurs sottises, élèvent la voix, prennent un ton péremptoire qui les rend ridicules, et n'ont plus du tout l'occasion d'écouter "les grands", qui devraient les instruire.

Ce qui me rappelle le mot de M. Le Play à propos de la démocratie française: "Autrefois, disait-il, il y avait l'égalité par voie d'élévation; aujourd'hui, il y a l'égalité par voie d'abaissement."

Dans de pareilles questions on ne peut se tromper comme en politique, puisque cela on l'a vécu, et enfin, je n'ai pas d'intérêt à me diminuer pour grandir l'éducation elle même.. Eh bien! je l'affirme, je ne sais pas grand'chose, mais le peu que je sais, le peu que je vaux, je le dois non point au collège, où je ne faisais *absolument rien*, mais au foyer maternel où, par les conversations de tous les jours, on m'instruisait sans relâche, en ayant l'air de ne s'en occuper jamais. Car nous étions l'objectif constant de ce cercle de famille où en apparence nous ne tenions aucune place.

Voilà, à mon humble avis, la source du mal actuel. Au lieu d'élever les enfants à sa hauteur, on s'abaisse à leur niveau, et le respect s'en va!

Le respect, sans lequel il n'y a pas d'éducation possible—le respect, sans lequel il n'y a pas de famille, pas d'armée, pas d'église, pas de patrie!

Un projet de carte d'invitation pour les séances de la Chambre des députés:

"*Monsieur.... est invité à la séance du....*"

Et, dans un coin, en bas:

"*On se battra!*"

Petit code du farceur, ou l'art de s'amuser en emb...nuyant les autres.

Voulez-vous jouer un vilain tour à quelqu'un? Raccommodez deux anciens amis brouillés.

C'est bien plus drôle que de brouiller deux vieux camarades.

Parce que, neuf fois sur dix, les deux ennemis seront furieux, dans leur for dedans, d'être obligés de se réconcilier—tandis que les deux amis invétérés—seraient probablement enchantés de se fâcher.

Certain financier véreux vient d'acheter, à très bon compte, je ne sais quelle chancellerie, le titre de baron.

Un de ses amis lui demandait pourquoi il s'était anobli.

—Que veux-tu, mon cher, lui répondit il; c'est si bon marché, l'occasion fait le *baron*.

FEUILLETON.

AMOUR
—DE—
JEUNE FILLE.

—PAR—

Mme PAULINE CARO.

DEUXIEME PARTIE.

(Suite.)

Lise retourna comme la veille chez Mme Werner, et la trouva sortie. Elle s'installa au piano pour l'attendre, et laissa courir ses doigts dans des exercices familiers où l'attention n'avait aucune part; la monotonie des gammes montantes et descendantes, mineures et majeures, berçait sa pensée qu'elle laissait errer doucement parmi ses plus chers et récens souvenirs: chaque objet de ce salon avait eu un rôle et parlait un langage. Colette, George, Bertrand passaient et repassaient devant elle, mêlés aux incidens de la dernière soirée. Oh! la douce soirée où elle avait un instant pensé que la vie est trop belle! Bertrand ne lui avait il pas dit: je vous adore? Elle n'avait pas rêvé cela! Toute la scène se retraçait à ses yeux, le jardin, l'ombre grise du crépuscule, le regard de la lune pâle entre les nuages fugitifs et la voix bien-aimée qui frôlait son oreille pendant que Colette chantait. La mélodie lui revenait maintenant sous les doigts: "Renonce!.... renonce à l'amour!.... tout passe!.... tout périt!" Elle sentit comme un froid subit; était-ce un avertissement, ce chant cruel? Elle quitta le piano et descendit au jardin, où dans un clair soleil tombaient les feuilles empourprées; quelques oiseaux gazouillaient dans les massifs. Enveloppée de son châle, elle s'assit au-dessous de la fenêtre, sur ce banc où Bertrand était venu prendre place près d'elle. Ce fut là que Mme Werner vint la rejoindre.

—J'ai été retenue longtemps près de cette sotte de Manette Train qui s'est foulé le pied. Une vraie dinde, cette fille; elle s'en va le nez en l'air, butte contre le trottoir....Ça lui apprendra!....Tu vas bien, toi? as tu fait ton goûter.

—Je n'y ai pas pensé....

—A quoi penses-tu donc?...Quand je ne suis pas là, tout va de travers.... C'est comme ce grand maladroit de Bertrand qui vient justement me voir quand je suis sortie.......

—Il est venu! s'écria Lise subitement rouge.

—Oui.....tout à l'heure......Où vas tu donc avec cette figure renversée? Qu'est-ce qui te prend?

—C'est que, il y a longtemps déjà..., ma mère doit m'attendre.

—Reste donc; il n'est pas plus tard que les autres jours.... Ta mère attendra quelques minutes.... J'ai des nouvelles des voyageurs, ajouta-t-elle d'un ton de triomphe...., de M. Werner..., de George, de Nicole..... Un vrai manifeste signé de tous. Ils ont fait bon voyage. Comme de juste, le grand-père a mené toute la famille à l'Opéra Comique. M. d'Aurelle y était aussi, chose extraordinaire!.... Enfin, il avait daigné!...... Tandis que la bonne dame racontait longuement, entremêlant les parenthèses et les réflexions, Lise, énervée, écoutait à peine. Tout semblait conjuré contre elle. Bertrand était venu si près d'elle, et elle n'avait pas eu même la joie de l'entrevoir; la fatalité avait voulu qu'elle cessât de jouer du piano et qu'elle allât s'asseoir sur la terrasse derrière la maison, pendant qu'il se présentait à la porte. Et maintenant, sans doute, il était chez sa mère, prêt à partir peut-être du dépit de son absence; et qui sait comment Mme Danny allait le recevoir! A quelle imprudence, à quelle maladresse pouvait la pousser la mauvaise humeur!.... Un gros soupir qu'elle ne put retenir coupa court aux récits de Mme Werner:

—Ah! çà.... qu'est-ce que tu as?.... Es-tu malade?.... Voyons! qu'est ce qui t'arrive?

Sous la brusquerie des paroles, on sentait une sincère et inquiète sympathie.

—C'est...... c'est que...... nous n'avons pas de nouvelles d'Arthur, et alors....... balbutiait Lise, s'accrochant au hasard au premier prétexte venu.

—Et c'est pour cela que tu te mets dans cet état là! Eh bien, je vais t'en donner des nouvelles! Il est fringant et superbe, fleur à la boutonnière! et passe ses soirées à l'Opéra-Comique, comme un millionnaire........ M. Werner l'y a rencontré...... Tu sais qu'il a quitté son maître de pension.

—Comment! il t'a quitté?

—Oui; le métier l'ennuyait....Il est maintenant chez une manière d'homme d'affaires.....de courtier.......dans un comptoir, je ne sais où.......Le meilleur c'est qu'il est bien payé! Il se propose, du reste, d'écrire à ta mère, pour un cautionnement, je crois......Recommande-lui de ne rien faire avant d'avoir vu M. Werner.

—Oui, madame!

—Attends donc! Tu lui diras qu'elle ne doit pas se dessaisir de son argent. Elle n'en a pas trop. Et ton frère est trop jeune!

—Oui, madame.

—Il offre trop peu de garanties.

—Oui, certainement....Il offre trop peu de garanties......

—Tu as bien compris? As tu compris, oui ou non? Tu me regardes comme si je parlais hébreu. Où as tu la tête, mignonne! Enfin, Lise put s'échapper. Comme la veille, elle jeta en passant un coup d'œil vers la fenêtre de la salle basse, et, comme la veille, elle aperçut le profil renfrogné de sa mère inclinée sur son ouvrage.

Elle y lut sa sentence.

Bertrand n'avait pas paru: il était venu tout près d'elle, à sa porte, et ne lui avait pas donné le moindre signe de souvenir...... Un découragement, un effondrement intérieur, le vide, l'insignifiance de tout, voilà ce qu'elle sentit, et son âme plia sous un choc trop lourd.

Elle s'abandonna, sans plus chercher à comprendre l'inexplicable. Elle s'efforçait d'accomplir exactement les rites de la vie journalière, de peur de fournir à sa mère l'occasion de quelque remarque pénible. Celle-ci, du reste, évitait de parler de Bertrand, avertie par la souffrance visible de Lise, chaque fois que son nom était prononcé. Mais son humeur plaignarde ne lui permettait pas de retenir certaines aigres allusions "aux gens qui n'ont pas de chance," au désagrément de se lier avec des personnes sans délicatesse, " ou des réflexions chagrines sur les inconvénients de la vanité, les déboires de l'ambition, et autres lieux-communs sanglants dont elle suppliait sa fille, tant était invétérée sa manie de geindre et de récriminer.

Lise se taisait. Deux semaines s'écoulèrent sans autre incident qu'une lettre d'Arthur annonçant avec emphase l'heureux changement survenu dans sa situation. Il travaillait chez un banquier et gagnait 130 francs par mois; c'était peu pour suffire au logement, à la nourriture, à son entretien; mais il recevrait des gratifications et aurait d'ailleurs plus d'une occasion de gagner aisément de l'argent. Il ne lui manquait pour cela qu'une première mise de fonds. Si sa mère voulait lui confier une dizaine de mille francs seulement, dont il s'engageait à lui servir l'intérêt, il entrerait pour une part dans les affaires de son patron, et pourrait considérer son avenir comme assuré. Bien qu'elle fut préparée, cette demande jeta Mme Danny dans des déplaisirs et des contradictions sans fin, tantôt s'irritant de l'égoïsme impudent d'Arthur qui voulait lui retirer le "pain de la bouche", tantôt prenant son parti contre les avis de M. Werner. Lise acquiesçait avec la même docile indifférence à tout ce que voulait sa mère. Elle n'attendait, n'espérait plus rien. Comme par le passé, chaque jour elle allait chez Mme Werner qui, soit hasard, soit préméditation, ne prononçait jamais le nom du jeune capitaine.

Au bout de quinze jours, M. Werner était de retour; il trouva Lise pâlie;

—Qu'as-tu donc, petite mauviette?

—Rien, mon parrain..... un peu de mal de tête seulement. Et elle s'empressa de détourner son attention par des questions sur son voyage, sur Colette, sur George.

—A propos, tu sais que j'ai rencontré ton frère à l'Opéra Comique, absolument superbe, mis à la dernière mode, stick sous le bras et fleur à la boutonnière.... Un vrai gentleman.... Vraiment très bonne façon, fort beau même..... avec sa figure pâle, efféminée.... Et sûr de lui.... Je crois qu'il m'a eu peu méprisé.... oh! très gentiment,....du haut de ses futurs millions.

—Quelle idée!.... il n'est pas sot à ce point.

—Je plaisante.... Ce qui est sûr, c'est qu'il se tire d'affaire, à en juger par sa tenue.... Comment? Ceci est plus difficile à imaginer.

—Il a des appointemens, vous savez?

—Des appointements de cent trente francs par mois, ça ne va pas loin.... Il est probable qu'il y ajoute quelque autre industrie, en collaboration avec son ami Lassagne, peut être.

—Avec Lassagne!.... Le croyez-vous?

—Je n'en sais rien.... J'ai cru seulement apercevoir le museau chafouin du sieur Arsène dans l'ombre d'un couloir. J'aurais juré qu'ils étaient ensemble... Tu sais quel tripoteur était, tout enfant, ce Lassagne?.... Aussi, j'ai prévenu ta mère qu'elle tienne ferme les cordons de la bourse et qu'elle se garde d'aventurer quoi que ce soit sur la garantie d'un garçon comme ton frère....., qui n'a pas même vingt ans.

—Travaillent-ils dans la même maison, Arsène et lui?

—Je ne crois pas.... Le patron de ton frère, M. Lévy Nash, tient, rue Montmartre, un bureau d'affaires, il reçoit des ordres de bourse.... J'ai pris quelques renseignements: c'est un homme jeune, intelligent, dont on dit du bien dans le quartier....En somme, un inconnu.... Et je crois qu'Arthur va un peu vite quand il se voit déjà son associé et en passe de faire fortune....Avant tout, il faut attendre et ne rien hasarder qu'à bon escient....

Cette conversation éveilla de vagues appréhensions dans l'esprit de Lise; mais elle les écarta avec lassitude. Elle ne se souciait plus de rien et sentait en elle même une sorte d'insensibilité dont elle se scandalisait par moments.

—Il faut que je sois malade, pensait-elle.

Elle commençait à ne plus dormir et mangeait sans goût; une sorte de petite fièvre fugace lui jetait dans les veines des frissons qui la tenaient par moments les épaules courbées, toute repliée et resserrée sur elle-même. Ses yeux, un peu creusés, avaient une langueur qui ajoutait à sa beauté; mais elle ne se regardait plus au miroir, et sa figure lui causait de l'ennui, comme une amie qui a trompé notre espérance. Quand elle sortait avec sa mère, elle ne trouvait plus de plaisir à regarder les étalages. A quoi bon des bijoux ou des dentelles, une robe neuve ou un ruban. Elle s'apercevait maintenant combien, depuis longtemps, la pensée de Bertrand avait prêté de la valeur à toute chose indifférente.

Elle grelottait assise au coin de la cheminée, dans le vieux fauteuil de cuir, à la place même où avait si longtemps langui son père, lorsqu'elle vit passer devant la fenêtre le chapeau à larges bords et les longs cheveux blancs de M. Werner, et aussitôt il frappa à la porte. Elle courut au devant de lui. Il venait quelquefois, il donnait à Mme Danny des conseils pour la direction de ses affaires.

—Bonjour, petite Lili, dit-il en lui tapotant amicalement les cheveux; comment va cette mauvaise tête? Hein? Pas trop brillante encore, la mine.... Où est ta mère?

—Je vais l'appeler.... Elle fait quelque rangement dans sa chambre.

—Va ranger à sa place et envoie-la-moi; j'ai à lui parler de choses graves... qui ne regarde pas les petites filles, ajouta t il, en réponse au regard interrogateur de Lise.

—Un malheur, peut être?

—Eh! non.... non; cela ne peut pas s'appeler un malheur, petite folle!.... La voilà toute tremblante! Quand je te dis qu'il n'y a pas de malheur.... Il s'agit uniquement de questions.... d'intérêt.... d'affaires, là! Allons! va vite, et reviens quand on t'appellera.

La conférence se prolongea entre Mme Danny et M. Werner; elle parut éternelle à Lise, assez troublée, malgré les assurances du conseiller. Pourquoi ce mystère, cet air préoccupé de M. Werner?

Des questions d'intérêt, avait-il dit. Cela devait se rapporter à Arthur.... Rien de bon ne pouvait venir de ce côté. Et d'ailleurs, est ce qu'on s'enferme pour dire des choses heureuses?......Le bonheur veut qu'on ouvre les portes toutes grandes et s'annonce à voix haute. C'est ainsi, du moins, qu'elle l'imaginait.

Le jour déclinait; l'ombre lourde envahissait la chambre, la grande chambre silencieuse où son père était mort. Assise dans un coin, le coude sur la table, elle tenait les yeux fixés sur ce lit où elle l'avait contemplé pour la dernière fois. Comme elle eût trouvé doux, en ce moment, d'appuyer sa tête lassée sur l'épaule de son père et de lui confier une foule de choses tristes qu'elle ne disait à personne, et qu'elle ne lui aurait peut-être pas dites à lui-même quand il était vivant. Maintenant, il semblait que la mort avait arraché les barrières qui séparaient autrefois leurs âmes. Il l'aurait comprise, consolée sans qu'elle eût besoin de parole. Tout bas, ses lèvres murmuraient:

—Père!.... père!.... pauvre père!...

Ses yeux s'emplirent de larmes et elle pleura quelque temps en se souvenant; puis son esprit se fatigua, s'attacha à des riens, aux objets voisins, insignifiants. Machinalement, elle comptait les rayures du parquet, s'embrouillait, distraite par un craquement de la boiserie ou le grignotement d'une souris.... Il lui semblait entendre des allées et venues dans la salle basse. Qu'étaient-ce que ces affaires si longues à expliquer?

Tout à coup, on l'appela; c'était la voix de M. Werner. A tâtons, elle descendit l'escalier sombre, dont les dernières marches étaient seules faiblement éclairées par le reflet des bougies allumées dans la salle qui était ouverte. Elle entra, et la brusque transition de l'obscurité à la lumière lui causa un éblouissement. Devant elle, sa mère se tenait debout avec un aspect solennel inaccoutumé.

—Lise, dit elle, voici M. d'Esparvie qui nous fait l'honneur de te demander en mariage.

Il se fit un silence, pendant lequel il lui sembla que les murs tournaient autour d'elle et que le sol remuait, et alors seulement elle le vit, lui, celui qu'elle aimait, avec sa haute taille inclinée, et, sur son orgueilleux visage, un sourire doux, presque craintif, et ses deux mains se trouvèrent emprisonnées dans celles de Bertrand, qui lui murmura quelques tendres paroles que, dans son trouble, elle n'entendit pas; mais le seul son de sa voix lui causait des défaillances de joie.... Elle ne pouvait parler et demeurait muette au milieu de tous. Quelqu'un alors, — c'était assurément M. Werner,—dit:

—Pourquoi pleures tu?

Elle s'aperçut que ses joues étaient baignées de larmes, et jamais rien ne lui avait semblé si doux que ces larmes.... Cependant le conseiller grommelait:

—C'est à n'y rien comprendre.... La voilà toute en pleurs.... On ne veut pas te marier de force, morbleu! Si cela ne te plait pas, tu n'as qu'à le dire!

Et sa mère frappa ses mains l'une contre l'autre avec un soupir qui ressemblait à un mugissement, et les mains de Bertrand se détachèrent lentement des siennes, ses traits prirent une expression triste et sévère.

—Mais, je l'aime!.... je l'aime!.... s'écria-t-elle éperdue.

Et aussitôt elle se trouva pressée sur une large poitrine, étreinte par un bras robuste, tandis qu'une moustache parfumée effleurait sa joue et que des lèvres chaudes lui donnaient un premier, un long baiser.

X.

Lise apprit alors que Bertrand ne l'avait point oubliée, qu'il n'avait cessé de l'aimer, de s'occuper d'elle pendant ces deux mortelles semaines où elle avait connu l'horreur de l'attente vaine, du doute, du découragement, de la désespérance.

La vérité est que le jeune officier était sorti de la maison Werner fort soucieux, après l'imprudente déclaration qu'il avait faite à Lise; il avait cédé, sans préméditation, à un soudain ravissement d'amour jeune et pur;—ce qu'il avait le moins connu jusqu'alors, soit pendant son temps d'école, soit depuis il était au régiment, c'était l'innocence: il s'était trouvé sans défiance et sans armes devant cette candeur d'une âme qui s'ignore et se trahit ingénument; il n'avait pu résister à l'attrait, à la fierté de posséder ce jeune cœur si absolument, si purement épris. Il se trouva singulièrement troublé quand, seul dans la rue déserte, loin de l'innocente magie des yeux de Lise, il se souvint de ce qui venait de se passer, et ce fut avec une véritable angoisse qu'il se rappela ses paroles, les examina et les scruta. Était-il, en conscience, engagé? Avait-il prononcé quelqu'un de ces mots qui lient l'honneur d'un galant homme? Oui, assurément; il n'avait pas formellement parlé de mariage; mais Lise n'avait pu comprendre ses aveux dans aucun autre sens. Il se sentait engagé, et il se savait aimé. Bien qu'il ne se fît aucune illusion sur les inconvénients d'un mariage avec une fille sans fortune, sans parenté ni influence, ni appui d'aucune sorte, il n'eût pas hésité un instant, s'il n'avait eu à consulter que lui-même: ce qui le préoccupait, c'était son père, c'étaient ses sœurs, toute cette famille pauvre enfouie, faute d'argent, dans un fond de province, aux prises avec toutes les petitesses, les aridités, les dégoûts d'une gêne humiliante et cachée.

La déception qu'allait apporter son mariage à tous ces êtres chers qui languissaient sans murmure, dans l'espoir qu'un riche établissement de l'unique héritier du nom relèverait l'éclat obscurci des d'Esparvie; le chagrin qu'il allait causer en échange de tant de sacrifices et d'une si longue patience, la crainte de peser plus lourdement encore que par le passé sur le mince budget paternel, voilà ce qui le rendait sombre et plissait son front. Il marchait d'un pas inégal, en tortillant nerveusement sa moustache, et se gourmandait:

—J'avais bien besoin, vraiment, de m'amouracher ainsi! Quand on n'a pas le sou, il faut renoncer aux mariages d'amour et faire du négoce matrimonial, calculer, marchander.. On se met à prix, morbleu!.... On se vend très cher!.... Voilà un beau réveil pour le vieux père, quand il saura la sottise que je fais.... A-t-elle seulement la dot réglementaire? La fille d'un employé de mairie.... d'un bureaucrate infime!.... C'est de la folie.... de la pure folie.... Et pourtant, je serais heureux si je pouvais oublier la nichée de là bas et la vieille masure efflanquée, dont la carcasse s'éventre et menace ruine!

Il était arrivé à sa porte et frappa avec tant de brusquerie que la maîtresse du logis crut que le feu était à la maison. Pendant une partie de la nuit, elle entendit aller et venir avec agitation le jeune capitaine. Il ne redoutait pas une opposition formelle de son père. Il était d'âge, d'ailleurs, à agir à son gré. Et puis, il connaissait le vieux gentilhomme et le sentiment si délicat qu'il avait de l'honneur; certes, il ne résisterait pas dès qu'il saurait la parole de son fils donnée....

C'était le chagrin de son père qui lui faisait peur; il en avait le cœur étouffé. Il aurait bien voulu aussi connaître, si médiocre qu'il fût, le chiffre précis de la dot de Lise et de ses modestes espérances. M. Werner était à Paris; il fallait attendre son retour pour obtenir de lui des renseignemens positifs, et ne pas avoir l'air de se marier comme un collégien qui épouse une grisette.

Quand il apprit la fâcheuse nouvelle, le vieux baron d'Esparvie ressentit une amère déconvenue. Il avait tant espéré pour son fils une brillante destinée! Il était absolument convaincu qu'il deviendrait le protecteur de ses sœurs, leur bienfaiteur. Au lieu de cela, il faudrait subvenir aux frais d'un nouveau ménage. C'était pour l'avenir une suite non interrompue de sacrifices et de privations pour ses malheureuses filles condamnées à un humiliant célibat. Sa réponse cependant fut telle que l'avait prévue Bertrand: "Avant tout, sois honnête homme, quoi qu'il en puisse coûter. Pourtant, s'il n'est pas trop tard, si tu peux te retirer sans forfaire, sans tromper un cœur innocent, réfléchis et fais réfléchir la jeune fille que tu vas entraîner avec toi dans une lutte mesquine, souvent poignante, contre les nécessités les plus basses et les plus impérieuses." En terminant, il enjoignait à Bertrand de ne faire aucune démarche nouvelle qui pût l'enchaîner davantage et entretenir Lise dans des espérances peut être prématurément conçues, avant qu'il eût pris lui-même des renseignements sur la jeune fille et sa famille. "Je ne doute pas, écrivait il, que tu n'aies autant que moi souci de l'honneur de ton nom et de la dignité de ton foyer, mais tu es jeune, amoureux, mal préparé par conséquent à voir juste et à juger sainement."

La première personne à qui s'adressa M. d'Esparvie fut naturellement son vieil ami, M. Werner, qui ne put que donner une réponse favorable. Le commandant du bataillon de chasseurs, également consulté, envoya des renseignements conformes, et, la mort dans l'âme, le loyal vieux gentilhomme accorda son consentement.

Bertrand voulait courir immédiatement chez Lise; M. Werner préféra traiter seul, auparavant, la question de dot avec Mme Danny, dont il connaissait la parcimonie et les habitudes de marchandage. Le chiffre de la dot fut fixé à trente mille francs, et Mme Werner se chargea du trousseau. On décida aussi d'écrire à la marraine de Lise, une vieille demoiselle belge, Mlle Dantergham, fort riche, et qui avait toujours promis un cadeau de noces à sa filleule. On espérait que le nom et la qualité de Bertrand d'Esparvie stimuleraient la générosité de cette vieille personne, fort éprise d'aristocratie.

—Enfin, avec ou sans marraine, nous tâcherons que nos jeunes gens ne se trouvent pas malheureux, disait le conseiller.

Lise souriait; sûre d'être aimée, que pouvait-elle désirer de plus? Son cœur débordait d'une joie parfaite. Tous les arrangemens, les calculs, les tracas ou les espérances ne l'intéressaient que dans la mesure du plaisir ou de l'ennui qu'en devait ressentir Bertrand.

Tout, du reste, tournait à souhait. L'astre languissant qui avait jusqu'alors présidé aux destinées de Lise semblait prendre un libre essor enfin.

On reçut une réponse fort gracieuse de Mlle Dautergham: elle comptait assister au mariage, et son notaire avait l'ordre de verser immédiatement quarante mille francs dans la corbeille. Elle s'engageait de plus à s'inscrire au contrat pour une somme égale à toucher après sa mort. C'était beaucoup plus qu'on n'eût jamais osé espérer.

—Nous finirons par avoir trop d'argent, disait en riant Bertrand.

Le seul nuage vint du côté où on devait l'attendre; il vint d'Arthur, qui profita de la circonstance pour réclamer une somme égale à la dot de sa sœur, et se montra fort irrité du refus catégorique que lui opposa sa mère. C'était le seul point, en effet, où Mme Danny fût capable de résistance envers son fils; elle connaissait trop le prix douloureux de l'argent; elle avait trop travaillé, peiné et vécu de jeûne pour se dessaisir imprudemment. A la seule idée de tirer une grosse somme de son escarcelle, sa longue figure jaune avait une expression d'angoisse, les coins de sa bouche s'abaissaient, serrés par une contraction subite comme un fermoir de porte-monnaie et toute sa personne prenait un air buté et têtu. Il lui en coûtait beaucoup de doter Lise, mais la nécessité s'imposait. Elle écrivit à Arthur:

"Quand tu te marieras, je verrai ce que j'aurai à faire; et si d'ici-là, il se présente une occasion sérieuse d'assurer ton avenir, je m'imposerai tous les sacrifices nécessaires. En ce moment, rien ne presse; attends au moins ta majorité. L'association que tu rêves avec ton patron est une pure chimère, et une entreprise hasardeuse."

Arthur insista, elle s'obstina dans son refus, et il y eut à ce sujet de pénibles tiraillements.

Le mariage fut fixé à Pâques, afin que l'adoucissement de la saison permît au père de Bertrand d'y assister sans danger pour son grand âge. Les fiancés, du reste, se voyaient chaque jour, ils étaient heureux et ne hâtaient pas l'avenir de leurs vœux, Bertrand était chaque jour plus épris. Elle était vraiment charmante, sa Lise, avec son visage d'un ovale si élégant, ses admirables yeux bleu foncé, sérieux, presque graves, dont le contraste avec la bouche rieuse était enchanteur. N'avait-elle pas d'ailleurs la séduction souveraine d'un amour perdu, qu'elle laissait transparaître avec la plus candide sincérité? Elle ne touchait plus terre, portée haut, au dessus des petites misères de la vie journalière par le doux orgueil d'être aimée. Une heure exquise entre toutes, c'était, pour Lise, le soir, quand seule, après le départ de Bertrand, elle passait en revue le butin de la journée quelque impression nouvelle, délicieuse, un mot, un sourire, un de ces longs silences où les cœurs s'entendent si intimement. Souvent accoudée à la lucarne qui regardait vers la campagne, debout comme autrefois sur l'escabeau chancelant de vétusté, bien enveloppée dans un châle épais, elle tendait le front à l'air froid de la nuit. La neige couvrait les toits, les cours de l'Arsenal, et devant elle, sous le reflet transi de la lune, les arbres dépouillés se dessinaient sur la ligne droite et blanche du rempart. Elle se rappelait combien de fois depuis l'enfance elle avait rêvé ainsi, le regard perdu, désirant elle ne savait quoi, attendant....Et maintenant, *cela* était venu, l'objet sans nom, indéterminé de son attente; c'était l'amour. Et cet amour débordait l'heure présente, remplissait l'avenir et même le plus lointain passé qui lui devenait cher et sacré; n'était-ce pas la route prédestinée par où le bonheur était venu? L'appel indistinct de sa jeune âme était donc arrivé jusqu'à ce vaste ciel pâle, ce ciel si haut, en apparence inaccessible avec son armée silencieuse d'étoiles et des nuages fuyants! Dieu était bon, la nature clémente, la vie, chose divine et sainte!

Comme elle plaignait ceux qui ne connaissaient pas le bonheur d'aimer! Quelle pitié pour son amie Colette, dont les lettres extravagantes l'amusaient et l'indignaient à la fois. Une vraie petite folle, cette Colette:

"Que tu est heureuse d'être fiancée, toi, écrivait-elle un jour: C'est un si joli mot: une fiancée! Et bientôt tu seras émancipée par le mariage, tandis que moi je languis dans un couvent, levée, couchée au son de la cloche, avec la spontanéité d'une poupée à ressorts...... J'ai pourtant dix sept ans, comme toi; personne ne semble s'en douter. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est de sortir le samedi, après la dernière classe et de rentrer seulement le lundi matin. J'attrape ainsi de temps en temps d'aller au théâtre ou à quelque petite sauterie de jeunes filles, quand mon père veut bien m'y conduire. Tu apprendras avec plaisir que je m'y amuse parfaitement, et que j'y ai un fort joli succès; si j'avais quelques pouces de plus, ce serait bien autre chose, il n'y a pas à dire, je suis un peu petite. Il faut savoir se contenter: on m'admire, on me fait danser et quand je traverse le salon, j'ai une escorte de jeunes messieurs empressés qui me suit et me donne des airs d'altesse; c'est fort agréable. Mais pas le moindre *flirt*! Tous d'une correction imperturbable! Il est vrai que mon père ne me quitte guère, et il a une façon d'observer les gens, le général, qui ne donne pas envie de broncher. Je tiens mes paupières aussi modestement baissées qu'il est possible, sans faire trop de tort à mes yeux. Mon terrible papa m'intimide, tu ne peux te figurer à quel point? Il me semble toujours qu'il va m'apostropher tout haut: "A qui en as-tu, toi, avec tes yeux en coulisse?" Ce serait horrible. T'ai je dit qu'il y a chez nous de temps immémorial, un dîner d'amis tous les samedis et que, cette année, je suis admise à le présider, en face de mon père? Ce n'est pas un divertissement bien folâtre, mais j'aime la représentation et je trouve agréable de faire les honneurs en face du général d'Aurevilla. Deux inamovibles à ce dîner: un magistrat à la cour de cassation, le président Perroly et le vicomte Ardan de Feugrix. Du premier, pas grand'chose à te dire; il est vieux, l'âge de papa. Il a une figure pâlotte, chiffonnée, tourmentée par un tic dans la bouche, qui lui fait allonger et rentrer les lèvres comme s'il suçait un bonbon; malin comme un singe, marié à une femme dévote, qu'on ne voit jamais, et dévot lui-même. Il me taquine, critique mes manières, mes paroles, mes costumes, ma coiffure; je l'exècre. Le second, Ardan de Feugrix.—quel nom incandescent!—est un bel homme, d'une superbe tournure et de grand air; il a eu, il a encore même, beaucoup de succès près des dames. Sa figure est belle, régulière, seulement le front commence à se dégarnir. Il est passablement dédaigneux et content de lui, poli et indifférent; il me fait quelquefois un compliment, parce qu'il en a un stock à placer, mais ne se soucie pas plus de moi que des boulettes de mie de pain qu'il roule et pétrit entre ses doigts (c'est une de ses manies), et qu'il lance ensuite dans la gueule de Fidgi, le chien de la maison. Ajoute à cela quelques invités de passage et quelques amis de George; il n'y a pas de quoi perdre la tête."

Quelques semaines plus tard, elle écrivait encore: "Devine qui je trouve seul installé au salon, samedi, à mon arrivée du couvent? M. Feugrix, tranquillement assis, lisant un journal. Je fais un petit "ah!" de surprise, il lève le nez, m'aperçoit, me salue courtoisement et m'explique qu'il attend mon père pour aller avec lui visiter un attelage; après quoi, il reprend son journal. Cela me fâche; et, pour l'avertir de son inconvenance, je continue la conversation.

—Où demeurent-ils, ces chevaux?

—Avenue de Neuilly, mademoiselle.

—Eh bien! monsieur, j'ai le regret de vous avertir que vous n'y arriverez pas sans encombre...... Il va y avoir un gros orage.

—Vraiment!........ un orage!...... En cette saison, cela n'arrive guère.

—Je vous annonce que cela arrivera, cependant...... sans me charger de justifier la nature et ses inconséquences.

Il passa la main sur sa moustache sans me faire l'honneur de lâcher son journal:

—Ne vous inquiétez pas, nous prendrons une voiture....

Tu conviendras que c'était agaçant. Juste, à ce moment un roulement de tonnerre se fait entendre;

—Là! quand je vous le disais! Et papa qui ne rentre pas!

Cette fois il se lève et s'approche de la fenêtre.

—Votre père attendra, pour sortir du ministère, que l'orage soit passé.... Soyez tranquille pour lui, Mademoiselle Nicole....

—Oui.... Mais moi.... j'ai peur quand il n'est pas là.

—Peur?.... Oh! que non...... Vous êtes trop grande fille pour cela....

J'étais debout à côté de lui, dans l'embrasure de la fenêtre, contre laquelle il appuyait le front, comme s'il voulait compter les larges gouttes de pluie qui commençaient à tomber dans la rue, parfaitement déserte en ce moment; il ne se doutait seulement plus que je fusse près de lui. Cela m'impatienta, je pris un air rêveur et je dis:

—Comme les nuages vont vite!

Sans tourner la tête, il répondit:

—Très vite.

—Où vont-ils?

—Quoi donc?.......

—Les nuages?

—Ah!.... Eh bien! ils vont où le vent les pousse, naturellement.

Un grand éclair blanc, accompagné d'un coup de tonnerre prolongé, me fit jeter un cri,—un faible cri de chat qui s'étrangle, comme miss Ellen quand je la chatouille. Il se retourna avec un demi sourire ironique:

—Qu'est-ce qu'il y a?....

—Il y a que j'ai peur.... Je vous le disais bien, sans papa j'ai toujours peur.

Nouvel éclair, nouvelle détonation formidable avec une avalanche de grêle. Cette fois, je jette un cri perçant.

—Ciel! monsieur!

Et je me précipite dans ses bras en cachant ma tête contre sa poitrine. Il était diantrement embarrassé, monsieur l'homme à bonnes fortunes, avec la fille de son ami d'Aurevelle sur les bras. C'était fort drôle; il me soutenait avec des précautions infinies, comme si j'étais en verre filé, et m'encourageait par de petits monosyllables caressants:

—Mademoiselle!.... Nicole, ma chère enfant......

Mais il tonnait toujours et je m'obstinais à tenir mon nez enfoui dans son gilet avec de petits frissons, de petits cris pâmés, tout ce que j'imaginais de plus intéressant. Cela ne pouvait cependant pas durer éternellement; je relevai la tête langoureusement. Il me contempla alors stupéfait, absolument abasourdi, comme s'il ne m'avait jamais vue auparavant, et je crois, en vérité, que c'était la première fois qu'il s'avisait de me regarder. L'orage avait emporté les dernières lueurs du jour; un domestique entra avec une lampe, puis mon père arriva et je m'éclipsai pour m'habiller avant le dîner. Je te vois d'ici scandalisée..Ma chère, ce petit travail a été très proprement exécuté, et les résultats sont excellens, M. de Feugrix ne me traite plus en quantité négligeable, il me prend au sérieux; c'est ce que je voulais, et rien de plus. Aussi, ne me gronde pas. D'abord M. de Feugrix est vieux,—quarante ans, je suis sûre! Et puis, un ami de papa, c'est presque un oncle, absolument respectable et inoffensif.

—Il est pourtant si facile d'être heureuse! soupirait Lise, à la lecture de cette lettre et de quelques autres du même genre; "Pauvre petite folle de Colette!"

XI

Le mois de mars touchait à sa fin; de tièdes rayons alternaient avec les giboulées. Les jours, plus longs, permettaient quelques promenades hors la ville, sur les glacis gazonnés qu'étoilaient déjà de hatives fleurettes: perce-neiges tremblants, violettes sans parfum. Les ramures noires des épines, encore défeuillées, se couvraient d'une floraison neigeuse. Quelques arbres fruitiers commençaient déjà à gonfler leurs bourgeons; la terre exhalait une odeur forte qui pénétrait l'air d'une saine volupté. Lise et Bertrand aimaient à respirer ces aromes de sève montante, précurseurs de la renaissance printanière. Le nez au vent, l'œil brillant, le sourire aux lèvres, ils s'en allaient droit devant eux; Mme Danny, vite hors d'haleine, se contentait de les suivre de loin, moitié contente, moitié fâchée. Elle s'était assise un jour, pour les attendre, sur une des bornes du chemin de halage où s'amarrent les lourds chalands; les deux amoureux, la voyant à l'aise et reposée, s'étaient envolés le long de la chaussée, droite à perte de vue, entre le canal encaissé et la plaine brune, toute nue, sans ondulations jusqu'à l'extrémité de l'horizon. Le soleil, trop ardent, avait pompé toutes les vapeurs qui se condensaient en nuages de plus en plus épais; ses rayons obliques, à travers une file de peupliers dénudés alignés sur l'autre rive du canal, rayaient de leurs ombres grêles l'eau noire, lourdement miroitante. Lise s'émerveillait:

—Que penserez vous donc, disait Bertrand, de mon pays là-bas, de ses campagnes inaccessibles, de ses hauts plateaux, véritables déserts de pierres... de ses gorges profondes, fendues net, comme d'un coup de hache, où tout en bas on voit courir, tapageuses et claires, vives comme la pensée, les eaux du Tarn!.... Et, tout à côté, des vallons exquis, des coins recueillis d'une inconcevable fraîcheur: c'est dans une de ces vertes retraites, entre de hautes murailles rocheuses, qu'est blotti notre vieux logis, la Calende. Vous vous y plairez.

—Oh ne me plairais-je pas avec vous?

—C'est donc vrai que vous m'aimez, ma chérie? "Ma chérie," il ne l'avait jamais encore nommée ainsi; quelle caresse dans un mot, dans une inflexion de la voix! Était-ce le souffle attiédi de la brise? le mouvement secret de la sève remuée en ses profondeurs? Était-ce leur isolement dans la grande plaine déserte, à cette heure trouble qui précède la fin du jour? Lise sentait, dans la plénitude heureuse de son âme, se glisser une vague souffrance de timide désir qui accompagne parfois le plus extrême bonheur comme pour faire sentir ce qu'il a d'incomplet; un secret instinct la portait à renfermer en elle-même ce délicieux malaise, à n'en rien laisser transparaître, comme si la nature, qui réserve la femme pour des tâches mystérieuses, avait posé dès l'origine sur son âme un sceau de respect pour l'œuvre sacrée qu'elle ignore. Par un mouvement involontaire, elle s'écartait un peu de son ami, qui, sans le remarquer, continuait: "Chère Lise,.... il faut m'aimer beaucoup, puisque bientôt vous allez m'appartenir....Encore quelques semaines, et vous serez mienne, enfin! enfin!"

D'un geste tendre et fou, il entourait sa taille, l'attirait, s'efforçait de baiser sa joue. Elle se défendait:

—Laissez donc!....Vous allez ameuter les passants!

Et ils riaient, car de passants il n'y en avait aucun, si loin que s'étendît le regard, sauf un grand vol de corbeaux qui s'abattait et se relevait, cherchant sa pâture dans la glèbe. Et Bertrand disait, tenant Lise par la main:

—Pour cet instant où nos cœurs s'aiment si fortement, nous marquerons ce jour parmi les plus beaux et nous en fêterons chaque année l'anniversaire, le voulez vous? Et, pour ce seul jour, j'aimerai cette vilaine plaine notre comme une terre d'enchantement.

—Oh! moi, je les ai toujours aimés, ces grands espaces où le ciel se déploie si largement; et ces lointains noyés dans un bleu si fin, si transparent!.... Il semble que tout ce qu'on rêve, tout ce qu'on attend, tout ce qu'on désire, soit caché là bas dans ce lointain bleu et nous attire.

—Ce que vous trouvez beau, c'est votre rêve.

—Et vous, Bertrand, ce que vous appelez laid, c'est ce qui est uniforme.... Nous avons ici comme ailleurs des nuages, de l'eau, du soleil, les alternatives du jour et de la nuit, ... et des étoiles.

—Oui.....tout cela sans grâce, sans imprévu ni mystère donne du prix à toute chose, qu'on passe d'inquiétude ne naît pas? On apprécie mieux les beautés qui se réservent et se voilent à demi..... Mettre un pied devant l'autre sur un terrain plat, monotone, où chaque jour découvre le même horizon que la veille....

—Mais n'est ce le bonheur, le vrai bonheur.... C'est l'idéal de la vie: chaque jour répétant la veille dans un chemin bien droit, bien uni, où l'on marche avec assurance, sans crainte de piège ni de surprise.....sans aventure, sans guerre surtout!...

—Ah! peureuse!—voilà qui n'est pas digne de la femme d'un soldat......Il faut vous habituer à me voir courir partout où il y aura un danger....

—Le danger pour aujourd'hui, c'est la colère de maman....Mon Dieu! comme nous sommes allés loin!....Et comme nous allons être grondés!

—Et, de plus, nous allons être mouillés....

Le soleil, presque au ras de l'horizon, était comme écrasé par une lourde nuée difforme couleur d'encre, et deux longues gerbes de rayons divergens à droite et à gauche semblaient loucher méchamment....

Dans une clarté jaune abattue en averse vers le sol, tout au loin, sur le chemin, pareille à un gros insecte, Mme Danny se démenait frénétiquement, avec de grands gestes télégraphiques de son parapluie et de son mouchoir. Elle montrait alternativement l'horizon chargé de menaces et la ville encore éloignée:

—Oh! comme nous allons être grondés, répéta Lise.

Ils se mirent à courir en se tenant par la main, et Mme Danny, qui les vit sur le chemin du retour, ne jugea pas nécessaire de les attendre et d'exposer à l'ondée prochaine sa plus belle robe et ses bottines neuves. Elle prit résolument les devants.

Lise et Bertrand n'étaient pas à moitié route quand s'abattit sur eux une terrible bourrasque de pluie et de grêle. Bertrand avait ouvert le parapluie de Lise et la protégeait de son mieux.... Elle, suspendue à son bras, appuyée contre lui, battue du vent et de l'averse, se sentait délicieusement ravie sous ce mince abri que la bourrasque secouait et tordait dans la main robuste du jeune officier. Ils ne se parlaient plus, à demi suffoqués par les rafales; c'était une vraie déroute. Ils arrivèrent trempés et glacés au logis où la mauvaise humeur de Mme Danny ne l'avait pas empêchée d'allumer à l'avance une claire flambée:

—Eh bien! Lise, que dites vous des horizons plats et des chemins tout unis?.... On devrait, au moins, s'y promener à pied sec.

—Et vous, répondait Lise toute gaie, que pensez vous de l'imprévu et des surprises de la destinée?....

Mme Danny se chargea de répondre:

—Il n'y avait ni imprévu ni surprise; la giboulée s'annonçait depuis longtemps.... Mais quand on ne regarde ni à droite ni à gauche!

Ils furent bientôt séchés et réchauffés. Mme Danny, de complicité avec la femme de ménage, la vieille Françoise, cuisinait mystérieusement dans la pièce voisine, car Bertrand, par exception, était invité à dîner. Lise, pour rentrer en grâce avec sa mère, s'empressait à dresser le couvert, et M. d'Esparvie s'enchantait à la voir aller et venir de la table au buffet, atteindre les verres et les assiettes, les essuyer soigneusement de peur de quelque invisible poussière et les disposer symétriquement sur la nappe bien blanche où s'étalait au milieu une corbeille artistement garnie de houx fleuri et de lierre:

—Vous ici!.... maman là.... et moi entre les deux; et, par un enfantillage naïf, elle baisait, du bout des lèvres chacun des objets destinés à Bertrand en le regardant par-dessous ses paupières baissées, très rieuse ce soir-là. Lui n'avait jamais été plus épris d'elle, de la grâce élégante de ses jolis mouvemens, de ses attitudes souples et si naturelles, de l'épanouissement de sa jeune beauté.

—Comment ne pas être heureux avec cette charmante créature près d'un foyer paisible, tandis qu'au dehors rôde la bise d'hiver.... dans un petit logis bien clos!

—Bien clos? dit Lise en riant, car il avait fini par rêver tout haut; écoutez claquer les volets et les portes sur leurs vieux gonds rouillés.

Le dîner fut charmant; le rôti était à point, la crème au kirsch fut prononcée parfaite, et Mme Danny avait recouvré sa sérénité.

Quand le dessert fut desservi et que chaque chose eut été remise en place, Lise et Bertrand s'assirent près du feu. Mme Danny allait et venait. Sur les instances de Lise, M. d'Esparvie avait allumé une cigarette et la dégustait voluptueusement, les yeux demi clos, dans cet état d'aise délicieux où toute parole est superflue, où les cœurs s'entendent dans le silence, dans une plénitude de vie sereine qui suspend jusqu'à la pensée. Le grésillement de l'averse au dehors le berçait doucement et son regard un peu voilé se reposait sur la jolie tête fine de Lise, assise en face de lui, le coude sur le genou, le menton dans la main. Il s'était placé sans y prendre garde dans le grand fauteuil de cuir où Lise tant de fois avait vu son père. Elle le remarqua et le souvenir lui vint de ces longues soirées de détresse où elle épiait, oppressée d'inquiétudes, en courte somnolence quand tous attendaient le retour tardif d'Arthur, le bruit de ce pas furtif glissant dans l'ombre, [illegible] presque insensible contre les murs du corridor. Et elle frémissait encore à ce souvenir.

—Qu'avez vous? demanda Bertrand, qui la vit se dresser subitement l'œil fixe, l'oreille tendue.

—Rien.... Je me souvenais.... Et l'illusion était si forte qu'un moment j'ai cru entendre marcher dans le corridor.

—C'est le vent qui rôde....

—Oh! sans doute.... Pourtant on eût dit un pas à peine appuyé.

—Ce ne peut être Françoise, car elle appuie, elle. Vous avez rêvé, chère enfant!

—Heureusement!.... Je ne sais pourquoi ces soirs d'autrefois me reviennent en ce moment.

—Et c'est votre crime, Lise chérie!.... Vous ne devez penser qu'à moi....

—Si j'allais vous perdre!

—Me perdre? Oh! l'irréparable et fâcheuse aventure! Rassurez-vous: un capitaine de chasseurs ne se perd pas comme une aiguille?.... Je tiens à la vie, parbleu!.... depuis que vous m'aimez.

Au moment de partir, Bertrand réclama la faveur d'embrasser sa fiancée:

—Songez, madame, que, dans quelques semaines, je n'aurai plus besoin de votre permission; et, tandis que Mme Danny hésitait, s'embarrassait dans ses perplexités et ses scrupules, M. d'Esparvie posait ses lèvres sur la joue de Lise tout en maugréant en lui-même contre ces baisers d'apparat, solennels comme un acte de notaire.

—A demain! murmurait Lise.

—Demain? Hélas! non: grande revue, réception le soir chez le général. Triste journée sans Lise, demain; il faudra l'effacer du calendrier.

Encore un dernier serrement de main et il s'en va dans la nuit, battue de rafales, dans la nuit noire où sur les pavés ruisselants se reflète la lueur languissante des becs de gaz. Lise le suit des yeux et du cœur jusqu'à ce qu'il ait disparu, et, maintenant, c'est fini, ce beau jour! Et quand elle referme la porte avec un soupir, elle ne se doute pas à quel point c'est fini, et que déjà l'abîme des grandes douleurs s'est ouvert à ses pieds.

XII

Lise Danny à M. Werner.

"Cher, bien cher et excellent ami,

"Un malheur terrible!.... Arthur, arrivé hier soir à l'improviste, vient tout à l'heure devant nous, sous nos yeux, d'être arrêté et emmené prisonnier. Pourquoi?.... qu'a-t-il fait? Nous ne savons rien.... Peut être est-il accusé faussement,.... par erreur! cela arrive, n'est-ce pas?.... Il a protesté de son innocence.... Et j'ai tant besoin d'espérer! Mon bon parrain, puisque vous êtes à Paris pour quelques jours encore, venez à notre aide; tâchez de savoir au moins de quoi on l'accuse. Nous n'avons personne à qui nous puissions nous confier, personne que vous.... Conseillez nous: que faire?.... que devenir? Ma mère, brisée de sanglots, vient de s'endormir, comme foudroyée, et je vous écris près d'elle à la clarté mourante de ma lampe qui s'éteint et que je n'ose ranimer de peur de l'éveiller; elle gémit encore et se débat dans son sommeil.... Je ne sais si vous pourrez me lire, mes doigts tremblent si fort que je puis à peine tenir ma plume. Il faut bien pourtant vous dire ce qui s'est passé.... Ç'a été comme un rêve abominable, une vision de l'enfer, ... et si rapide! quelques heures!.... J'étais si heureuse!.... Mon Dieu! quelques heures ont suffi pour me mettre la mort dans l'âme....Mais ce n'est pas de moi que je dois parler....Arthur est arrivé hier soir; nous étions au salon avec Bertrand, si gais et tranquilles. Il est entré dans la maison, sans bruit, sournoisement, comme autrefois...J'ai entendu le frôlement sinistre le long du corridor, je voulais douter...Et c'était lui pourtant! Dès que Bertrand a été parti, il s'est montré....J'ai eu à sa vue comme un coup dans la poitrine! Il avait un air quelque chose d'égaré, d'inquiet....Pourtant il a expliqué avec assez de calme son arrivée subite: M. Lévy Nash l'envoyait à Bruxelles pour une mission secrète, importante, et qui ne souffrait pas de retard; il n'avait pas voulu traverser notre ville sans nous voir.... Tout cela d'une haleine, comme une chose apprise et récitée.... Puis, tout à coup, il a parlé d'argent, réclamé sa part de l'héritage de mon père, et, comme, forte de vos conseils, ma mère résistait, il s'est emporté, nous a injuriées et menacées; oui,.... il est allé jusqu'à menacer ma mère, qui, de guerre lasse a fini par lui donner tout l'argent disponible qui était à la maison, —peu de chose en réalité! Et puis il se contredisait; après avoir affirmé que sa mission ne souffrait pas de retard, il a laissé passer tous les trains de jour pour Bruxelles et a décidé de prendre celui du soir,.... le dernier. Il semblait craindre d'être vu, reconnu.... Tout cela était suspect. Vers le soir, je l'ai décidé à sortir avec moi..... Nous avons marché au hasard dans la campagne sans rien trouver à nous dire jusqu'à ce que, bientôt lassé, il ait demandé à rentrer.... Il allait devant moi, courbé, rasant les murs et moi, voyant l'heure s'avancer, je pensais qu'il allait partir et que notre délivrance approchait, car ses violences nous avaient terrifiées. J'avais peur de lui. Arrivé devant la maison, il s'est retourné vers moi:—Tu es bien sûre qu'il n'est pas là? Il voulait parler de Bertrand. Je l'ai rassuré et il a pris la clé et ouvert la porte.... Alors.... Mais ce qui s'est passé, je ne saurais le dire. Ç'a été comme la foudre!.... Un cri étouffé, un tumulte, des gémissements, avec la sensation de quelque chose d'effroyable, d'une catastrophe,... d'une épouvante.... Je l'ai vu entre deux hommes qui, de chaque côté le tenaient, livide, défaillant.... ses yeux nageaient, à demi renversés!.... Ah! ce visage convulsé, ce regard d'agonie, comment les oublier jamais!.... Dans un coin, par terre, accroupie, ma mère se tordait les bras en sanglottant.... Il a balbutié:—Je suis innocent!....deux fois d'une voix sourde, étranglée, qui semblait sortir de dessous terre, et c'est tout. On l'a entraîné,.... il a disparu entre ses deux sinistres compagnons.... sans un mot, sans un adieu.... Nous ne savons rien de plus. Ceux qui l'ont arrêté n'ont pas pu ou voulu nous rien dire.... La crainte nous est venue qu'il ait abusé de la confiance de M. Lévy Nash et pris de l'argent peut être.... Si cela est, ne pourrait-on, en remboursant tout, arrêter les poursuites? Rien ne nous coûterait pour le sauver. Il a dit: "Je suis innocent!" Mais, il n'a pas demandé: "De quoi m'accuse t-on?...." C'est donc qu'il le savait.... O vous, cher vieil ami, ne nous abandonnez pas dans notre détresse; venez à notre secours.

"Je baise en pleurant vos chères mains,

"LISE."

Quand Lise eut fini son douloureux récit, le jour commençait à paraître. Elle s'approcha de sa mère, étendue tout habillée sur son lit et qui, maintenant réveillée, recommençait à gémir et à se lamenter. Son teint, toujours d'une pâleur jaune, était ce matin là de couleur bistre. Lise se hâta de lui préparer une infusion et presque aussitôt Mme Danny fut prise de spasmes et de vomissements. Le médecin, appelé aussitôt, pronostiqua une fièvre bilieuse. Lise ne quitta le chevet de sa mère que pour recevoir un instant Bertrand, qui ne soupçonnait rien des événements de la veille. Arthur, pendant son rapide passage, n'avait été rencontré par personne et dans ce quartier solitaire, son arrestation avait pu se faire sans attirer l'attention. Lise était si pâle pourtant qu'il s'en préoccupa, mais la maladie de Mme Danny expliquait cette pâleur et son trouble.

Quand il fut parti, Lise respira plus librement; il ignorait tout; qui sait? Peut-être l'ignorerait il toujours? Peut-être Arthur serait il rendu à la liberté avant que rien eût transpiré.... C'est alors qu'elle se décida à écrire à M. Werner, qui précisément était à Paris, et à lui confier le terrible événement.

Quand ce fut fait, elle réussit à se calmer, et put revoir Bertrand sans se trahir.

Au bout de quelques jours, leurs habitudes d'intimité étaient renouées entièrement. Mme Danny se remettait lentement; elle se levait et avait repris dans la salle basse sa place accoutumée. Son activité cependant, gardait quelque chose d'incohérent et de fébrile qui révélait le désordre de son esprit. Elle bouleversait ses armoires, substituait à l'ordre autrefois immuable des améliorations imaginaires; ou bien, au contraire, elle demeurait inerte, absorbée, marmottant des paroles à voix basse, comme si elle soutenait une discussion, avec une gesticulation nerveuse, saccadée. Jamais, même avec sa fille, elle ne prononçait le nom d'Arthur ni ne faisait allusion à ses cruelles préoccupations; [illegible] une bille de billard, dans l'expression de stupéfaction navrée et d'attente. Parfois, elle arrêtait sur Lise un long regard fixe, craintif et implorant, Lise aurait donné des années de sa vie pour pouvoir répondre:

—Il est innocent, je le sais.

Elle prenait alors sa mère entre ses bras, baisait ses joues creuses, la berçait avec des mots tendres et câlins.

Cependant, M. Werner prolongeait son séjour à Paris pour s'occuper de l'affaire; il écrivait peu et ne parlait guère du résultat de ses démarches et de ses informations, rien même de ses prévisions personnelles.

Un matin, tout en rangeant le ménage, Françoise dit à Lise:

—Savez-vous comme le monde est méchant? Y en a qui disent que M. Arthur.... Je ne devrais pas seulement vous parler de ça, bien sûr.

—Que dit on? demanda Lise devenue toute blanche......

—Des bêtises!....que M. Arthur est venu ici, qu'il a été pris par les gendarmes et mené en prison à Paris.

Lise ne bougea pas, ses paupières seulement tremblèrent.

—C'est des menteries que j'ai dit....Il est à Paris où il gagne beaucoup d'argent, c'est donc qu'il n'est pas en prison! Et puis, il n'est pas de ce gibier là!

—Qui a parlé de cela? demanda Lise avec effort.

—Des gens....au marché. Ils contaient que c'est écrit dans le journal, *le Petit Patriote*, je crois. Eh bien, que j'ai dit, l'imprimé a menti....Voilà.

Lise balbutia quelques mots inintelligibles et se sauva dans sa chambre, elle se laissa tomber sur une chaise, les yeux ouverts, fixes, sans larmes; incapable ni de prévoir ni de penser, elle serrait l'une dans l'autre ses mains froides:

—Mon Dieu! Mon Dieu!....

Et Dieu seul savait ce que contenait de supplications et de désespoir cette vague prière.

Ce fut dans une véritable agonie qu'elle attendit la venue de Bertrand; il arriva la main tendue, avec le même bon sourire, joyeux et tendre:

—Qu'est-ce cela? Nous avons pleuré!.... Oh! la méchante fille qui me gâte son cher visage.... Mme Danny est-elle plus souffrante?

Il ne savait rien encore! Subitement réconfortée, Lise s'excusa sur un malaise nerveux, un instant de dépression passagère. En elle même, elle pensait:

—Encore aujourd'hui, je vais le voir content! Encore un jour, sans que j'aie à rougir devant lui, sous son regard d'honnête homme!

Elle avait pris sa main et la serrait fortement dans les siennes, elle le contemplait comme si elle avait dû ne le revoir jamais.

—Encore aujourd'hui!.... Encore aujourd'hui!

Toute son âme se précipitait dans cet instant de joie fragile, si précaire.

Lui, sans en soupçonner les causes, était remué par cette ardente et douloureuse passion

—Si vous pleurez encore, je serai forcé de vous gronder, disait il tendrement. Je suis très méchant.

Il riait et relevait sa moustache avec un air terrible pour amener un sourire sur ses lèvres. Il était très gai; on avait manœuvré autour d'un fort, ses hommes s'étaient fait remarquer par leur belle tenue, il avait reçu des éloges et serait porté au tableau d'avancement:

—Tout me réussit, depuis que vous m'aimez.... Vous me portez bonheur!

Elle eut un frisson et posa la main avec un geste douloureux sur sa poitrine:

—S'il savait l'affreux secret que je cache là!.... Et il peut l'apprendre, aujourd'hui, demain!

Il lui semblait qu'elle allait mourir de cette peur, de cette honte.

Puis, elle se raccrochait à l'idée que cette feuille locale infime, *le Petit Patriote*, était peu lue sans doute et que les journaux de Paris devaient avoir tant d'autres sujets plus intéressants qu'un chétif et médiocre personnage comme son frère.

Dans la décevante, délicieuse saison de la jeunesse, on a cette croyance intrépide que le bonheur est la loi, que les peines, les tourments n'y apportent qu'un trouble passager, que chaque souffrance a sa revanche assurée dans une profusion d'événements heureux. Tout dans un être jeune tend vers l'espérance.

Malgré les présages, Lise espérait encore; chaque secousse l'attachait plus fortement aux fragiles délices de son amour menacé.

XIII

Il était environ neuf heures, le lendemain matin, et Lise, dans la chambre de sa mère, à genoux devant les tiroirs béants d'une commode, s'occupait d'y replacer patiemment les objets, mouchoirs, linge, camisoles, que Mme Danny en avait retirés dans une de ces crises d'agitation maladive et qu'elle contemplait maintenant avec découragement. Françoise entra:

—M. le capitaine désire voir ces dames!

D'un bond Lise fut debout, au seul nom de Bertrand, troublée par ce qu'avait d'insolite une visite si matinale, elle descendit rapidement l'escalier tournant et se dirigeait vers la salle basse où elle pensait trouver M. d'Esparvie, lorsqu'elle sentit sa main se poser sur son bras, au moment où elle touchait la dernière marche. L'obscurité de la sombre allée l'avait empêchée de le voir; maintenant encore, elle ne distinguait pas ses traits.

—Vous m'avez presque fait peur, dit-elle, en serrant sa main.

—Pardonnez moi de venir ainsi, à cette heure.

Sa voix était changée, et Lise ressentit un grand coup au cœur. Il reprit très bas:

—Est ce vrai, Lise, ce que l'on dit?.... Ce qu'annonce le journal?

Elle s'appuya au mur, avec un grand soupir, et machinalement, elle demanda:

—Quel journal?....

—Tous les journaux...... On assure qu'un jeune homme de cette ville, Arthur Danny,..... ce ne peut être que votre frère,..... faisait partie d'une bande de malfaiteurs, qu'il a été arrêté.... et qu'il est en prison.... Que veut dire cela? Qu'y a-t-il de vrai?

Elle ne put répondre, elle ne se soutenait plus et se laissa glisser, s'affaissa sur les marches humides. Son cœur défaillait et en elle-même elle pensait:

—Tout est fini,.... maintenant, je vais mourir.

Bertrand reprit;

—C'est donc vrai? Ainsi, c'est vrai, et vous me l'avez caché!.... J'ignorais tout, comme les étrangers, les indifférens. Et c'est quand le malheur est public... après tout le monde, que j'apprends, par hasard, ce qui m'intéresse plus que personne.

Il parlait avec émotion, avec emportement et une amère tristesse.

Péniblement, d'une voix éteinte, sans vie, elle répondit:

—Je n'osais pas.... On n'a pas de mots pour raconter ces choses-là.... Et puis, j'espérais....

Elle ne savait ce qu'elle disait, elle parlait comme en rêve. Toutes ses facultés étaient concentrées et tendues en une seule poignante anxiété:

—Que va t-il arriver maintenant?

Ils restèrent quelques instants immobiles et muets dans l'humide corridor noir. Au fond de la cuisine, on entendait la voix usée de Françoise:

Chante, rossignol, chante
Ma dondé.
Puisque ton cœur est gai,
Ma dondé.
Je ne suis pas de même....

Était ce l'accent mélancolique de cette naïve chanson qui détendit les nerfs de Lise. Elle cacha sa tête dans ses mains avec un gémissement et fondit en larmes. Bertrand la regarda tristement quelques instants sans parler, puis il détacha une de ses petites mains mouillées de pleurs et la porta à ses lèvres.

—Ne restons pas ici; venez.

Soutenue par lui, elle se souleva péniblement, ils allèrent s'asseoir l'un près de l'autre dans la salle. Lise, la tête baissée, les joues baignées de larmes, semblait une accusée devant son juge. Le visage sévère de M. d'Esparvie alors s'adoucit, son indignation se fondit en une tendre, infinie pitié.

—Vous n'auriez pas dû me cacher cela, ma pauvre enfant, j'ai le droit de tout savoir. Ne devons-nous pas être unis pour la bonne et la mauvaise fortune?

Ah! qu'il soit béni à jamais pour ces paroles! Quelques épreuves que lui réservât l'avenir, elle ne pourrait pas oublier ce premier, ce noble mouvement de Bertrand; il ne la répudiait pas, ne la rejetait pas seule avec sa honte, il s'associait à sa détresse et prenait généreusement la moitié de son fardeau. Comme en ce moment elle eût volontiers versé son sang pour lui, goutte à goutte, et dit encore:—C'est trop peu!

Elle se pencha, se laissa glisser à genoux, appuya ses lèvres sur la main du jeune capitaine et les y tint collées, malgré ses efforts, avec une humble et fervente adoration....—Pauvre, pauvre Lise! Mais que savait elle?

—Presque rien.

Elle raconta ce qui s'était passé; puis, à son tour, il lui donna les détails transmis par les journaux. C'était une triste et vulgaire affaire comme il s'en présente presque à chaque session des assises: une râfle de police dans une maison mal famée, l'arrestation d'une bande de malfaiteurs, escrocs, souteneurs, vagabonds de la pire espèce et femmes de mauvaise vie. Quelques uns réussissent à s'échapper, puis sont dénoncés par des complices et pris quelques jours plus tard; de ce nombre, Arthur arrêté, disait le journal, au moment où il allait franchir la frontière et s'embarquer à Anvers pour l'Amérique. Il était accusé de complicité dans les vols et autres méfaits de la bande.

—C'est tout ce qu'on sait, ajouta Bertrand. Mme Werner n'a aucun détail, son mari revient aujourd'hui et nous renseignera plus certainement.

Ils s'entretinrent quelques instants encore, jusqu'à ce que Bertrand fût obligé de partir; il contempla quelques instants l'innocent et doux visage de Lise, meurtri si profondément par les larmes:

—Nous étions si heureux!

Elle répondit les mains jointes:

—Nous pouvons l'être encore.... Nous le serons si, comme je l'espère, il est innocent.

—Plaise à Dieu! ma pauvre Lise....

Le lendemain M. Werner était de retour. Dès qu'elle aperçut son chapeau à larges bords et la neige moutonnée de ses cheveux blancs débordant tout autour, Lise courut à sa rencontre:

—Quelles nouvelles?

—Pas aussi bonnes que je le souhaiterais.... Rien de désespéré pourtant.... Ne me regarde pas comme si j'étais le bourreau.... La complicité dans les crimes....

Elle eut un cri d'horreur;

—Des crimes?

—Hélas! oui.... il y a vols, faux, violences, meurtres, rien n'y manque.... mais, je te le répète, la complicité de ce malheureux Arthur n'est pas clairement établie; jusqu'à présent, il n'y a pas d'autres preuves formelles que la dénonciation d'un des inculpés.

—Alors, il peut être acquitté....

—Il peut l'être.... Mais ne te hâte pas d'espérer.... L'instruction est à peine commencée.... et il y a contre lui des coïncidences fâcheuses, de graves probabilités, sans parler de ses antécédents désastreux.

—Quels antécédents?

—Eh! mais, chassé du lycée il y a quelques années, tout récemment encore chassé de la pension Wautreley pour sa détestable conduite. Il ne vous l'a pas dit?....Non! il ne s'en est pas vanté.... Je ne puis entrer dans les détails, ma pauvre enfant. Il suffit que tu ne te livres pas trop à l'illusion.... C'est, en tous les cas, un fier gredin que monsieur ton frère....Allons! pauvre petite, prie le bon Dieu qu'il s'échappe cette fois encore au châtiment qu'il mérite. Tout dépendra des témoins, des incidens d'audience. Jusque-là ne désespérons pas.

—Mon bon parrain, vous qui connaissez Arthur, sa nonchalance.... sa poltronnerie..... comment admettez-vous qu'il ait pu participer en quelque chose à des actes de violence.......?

—Il n'est pas accusé d'y avoir pris une part directe...., mais d'avoir été l'indicateur et le complice..... Des jeunes gens qu'il avait connus à la pension Wautreley, attirés dans des guet apens, ont été obligés par la violence à signer des reconnaissances pour des sommes considérables..... On l'accuse d'avoir joué un rôle dans les préliminaires de ce vol.... Une vieille dame, cliente de M. Lévy-Nash, a été récemment assaillie dans la maison qu'elle occupe, seule avec une servante à Rosny-sous-Bois, et sommée de livrer la clé de son coffre-fort. Cette vieille dame a succombé aux suites de la frayeur et des mauvais traitements; Arthur est dénoncé comme ayant fourni les renseignements pour cette affaire.......

—Oh! mon Dieu.......Et Lassagne?

—Lassagne?.... Mais, il n'est pas question de lui; son nom même n'a pas été prononcé. Je ne doute pas qu'il ne soit de la bande, seulement, il y est connu sans aucun doute sous quelque sobriquet, dont ses complices ont gardé le secret....

Plusieurs jours passèrent, jours de fièvre, de torture, d'attente, suivis d'insomnies hantées par des noires pensées de nuit qui rongeaient comme des vautours.

Enfin, la date fixée pour la comparution d'Arthur devant ses juges arriva. Dès le matin, Lise et Mme Danny étaient à l'église, implorant la clémence du ciel, elles n'osaient dire sa justice. Dès le matin, elles attendaient, dévorées, frissonnantes, les nouvelles qu'elles savaient bien ne pouvoir arriver si tôt.

—Peut-être une dépêche ce soir? soupirait Mme Danny. Bertrand secouait la tête:

—Il y a beaucoup d'accusés et beaucoup de délits, les débats dureront plusieurs jours.

—Quel supplice!

Le lendemain, longtemps avant le moment habituel de sa venue, on guettait le facteur; à l'heure dite, il passa devant la maison de son pas affairé, indifférent, sans s'arrêter, sans se douter que deux malheureuses femmes derrière la fenêtre étouffaient d'angoisse, et qu'il faisait ce jour-là office de bourreau.

Toute semblable s'écoula la journée suivante, dans l'attente, l'anxiété croissante, sans nouvelles.

Le soir très tard, Bertrand arriva, soucieux et défait. Lise se prit à trembler.

—Vous savez? demanda-t-elle suffoquée d'émotion.

—Quoi donc?....que pensez-vous que je sache?

—Quelque fâcheux renseignement peut-être....Nous n'avons aucune nouvelle, nous, rien encore!....

Il prit ses mains et l'attira vers lui sans répondre. Et combien tendre, douloureusement compatissant était son regard! Et comme le frémissement de ses lèvres et de sa longue moustache trahissait une poignante émotion.

—Ah! vous me cachez un malheur..., Bertrand..., dites? dites la vérité..

—Je ne sais rien de positif....je vous le jure....Seulement....M. Werner revient....

—Seul?....

—Seul....

—Et alors?....

Il lui tenait toujours les mains et la rapprochait de lui par un mouvement doux de protection et de pitié. Lise était pâle, comme morte. Elle répéta:

—Et.... alors?

—Ma pauvre Lise aimée...., je crains que....

Elle retira ses mains subitement froides, les passa sur son front dans un geste égaré, et s'assit lourdement avec un long soupir.... Ses jambes se dérobaient; elle mit son coude sur la table, appuya sa tête sur sa main, et les paupières fermées, elle balbutia:

—C'est donc fini?....

—Qu'ont-ils donc fait d'Arthur? s'écria Mme Danny, se dressant toute droite dans l'ombre où elle se tenait. Mon fils!.... qu'ont-ils fait de mon fils?

—Je ne le sais pas, ma pauvre madame.... Tout ce que je sais,...... c'est qu'il n'est pas acquitté..... Il se pencha vers Lise et l'attira contre lui.......

Elle eut un tressaillement, ses lèvres remuèrent, mais n'émirent aucun son. Mme Danny pleurait sans larmes, avec des cris.

—Chère, chère Lise...., ma bien-aimée...., regardez-moi ...., parlez-moi!.... Vous savez que j'aurais donné ma vie pour vous épargner cette douleur! Vous savez combien je vous aime?.... Vous savez que nous sommes deux pour porter le fardeau.

Il continua de la consoler doucement, si touché d'amour, si ému de pitié, qu'aucun retour personnel en ce moment ne le distrayait d'elle. Lise, à la fin, souleva ses paupières lourdes; il lut dans son regard éperdu un tel déchirement de son cœur qu'aucun sacrifice ne lui eût coûté à cette heure pour la sauver du désespoir. Avec d'infinies précautions, une lente, délicate insistance, il s'efforçait d'écarter les dernières illusions, et de la préparer au verdict qu'ils ignoraient encore, car, si cruelle que fût la certitude d'une condamnation, il se rendait compte que la matérialité de la peine y ajouterait une horreur nouvelle.

Toutes ces précautions furent rendues vaines par l'effroyable rigueur du jugement. Arthur était condamné à huit années de travaux forcés.

Les prévisions les plus pessimistes étaient dépassées.

FIN DE LA DEUXIEME PARTIE.